

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



26



RECOLLECTIONS

OF THE

REVOLUTION

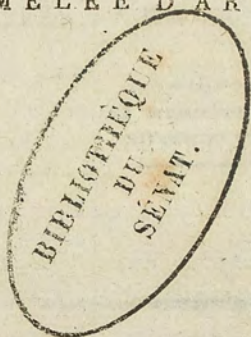


LES DEUX ORPHELINES;

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES.



THE UNITED STATES OF AMERICA

IN SENATE

REPORT





# LES DEUX ORPHELINES

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÉLÉE D'ARIETTES.

*Paroles de C. A. B. SEWRIN.*

*Musique de FRÉDÉRIC - LEMIERE.*

Représentée, pour la première fois, à Paris sur  
le Théâtre des AMIS-DES-ARTS et des ELÈVES-  
DE-L'OPÉRA-COMIQUE, le 7 prairial, an 6.

---

Que deviendrions-nous, si je n'avions pas un peu nous  
entraider les uns les autres. LUCAS, scène VIII, page 20.

---

A PARIS.

Chez CRETTE, Libraire, au Théâtre des AMIS-DES-ARTS,  
rue Martin.

---

Prairial, an VI.

## PERSONNAGES.

## ARTISTES.

ZILIA ,  
FLORETTE , } Orphelines.

Cne. LECAT.

Cne. GLÈZES.

VOLSAN , Amant de Zilia

BELFORD.

ANDRÉ , vieux serviteur de Volsan ,

J.....

ROBERT , ancien procureur , usurier.

THOMASSIN.

LUCAS , bucheron.

SAINT-LÉGÉ.

TROIS RECORS.

*La Scène se passe dans un village où Volsan est  
riche propriétaire.*

Je cède au citoyen CRETTE , libraire , le droit de  
faire imprimer la pièce des *deux Orphelines* , et  
reconnoîtrai comme contrefaçon tout exemplaire qui  
ne sera pas signé de lui.

SEWRIN.



---

# LES DEUX ORPHELINES,

## COMÉDIE.

---

( *Le Théâtre représente une Campagne.  
Sur le devant, à gauche, est une petite chaumière, avec un banc de pierre ; à droite, est un berceau.* )

### SCÈNE PREMIÈRE.

A N D R É, *sortant de la chaumière avec  
un air triste.*

J'AI le cœur trop serré pour rester davantage, ces malheureux enfans !... leur situation me pénètre de douleur... l'aînée sur-tout... Zilia est bien intéressante. Avec quel courage elle soutient le poids de son infortune ! Ah ! comme mon maître presseroit son retour, s'il savoit que Zilia est réduite en ce moment à la plus affreuse misère... Il seroit à même de la secourir mieux que moi ; car, tel que me voilà, je n'ai rien ; j'ai distribué tous les fonds qu'il m'avoit confiés aux familles les plus indigentes du hameau, j'ignorois que ces deux orphelines... Mais supposons que je trouve encore quelque ressource, Zilia a l'ame trop fière pour vouloir rien accepter... Elle a l'ame trop fière ! Qu'importe ? Trouvons d'abord de quoi

la secourir, nous trouverons bien ensuite un moyen adroit et délicat qui la mettra dans l'impossibilité de refuser.

L'on doit accorder au malheur  
Le juste tribut qu'il demande,  
Et par un secret qu'il commande  
Ménager un sensible cœur.

Accablé de son sort funeste,  
L'infortuné doit trop souffrir....  
Soyez bienfaisant, mais modeste,  
Ne le forcez point à rougir.

Je n'aime pas l'homme opulent,  
Dont la stérile bienfaisance  
Hautement secourt l'indigence,  
Pour humilier l'indigent.  
Hélas ! de son destin funeste  
L'infortuné doit trop souffrir,  
Soyez bienfaisant, mais modeste,  
Ne le forcez point à rougir.

Oui, Zilia, je conçois encore une lueur d'espérance ; fasse le ciel qu'elle ne s'évanouisse point !.. Je vais trouver Robert, ce vieil usurier, mon ancien compère, à qui mon maître empruntoit quelquefois du temps de ses petites fredaines... Robert me connoît pour son homme de confiance, je suis bien sûr qu'il ne me refusera pas la somme que je lui demanderai, sauf pourtant les intérêts et cautionnemens... Eh ! n'est-ce pas lui que j'apperçois?... Justement... Il semble que ces gens-là devinent quand on a besoin d'eux.

## SCÈNE II.

ANDRÉ, ROBERT.

ROBERT, *sans appercevoir André.*  
Neuf et neuf font dix-huit, dix-huit et



treize font trente-un , je pose un et retiens trois ; trois et une c'est quatre , la moitié de quatre est de deux...

A N D R É , *à part.*

Toujours dans les calculs !... Cela n'est pas étonnant , il fut jadis procureur... abordons-le.

R O B E R T , *de même.*

Total : quatre-cent deux livres , un sol.

A N D R É , *l'abondant.*

Bonjour , Monsi...

R O B E R T , *continuant.*

Laquelle somme doit m'être payée sans sursis , ou je procède à l'inventaire des meubles et effets de...

A N D R É .

Bonjour , Monsieur Rob... (*à part.*) Il n'a pas l'air de bonne humeur.

R O B E R T , *continuant.*

Allons , allons , plus d'indulgence ; je prête , je prête , et les fonds ne rentrent pas ; du train dont cela va , je finirois par être ruiné.

A N D R É , *à part.*

J'ai choisi , je crois , un bien mauvais moment ; n'importe , l'humanité souffre , il faut compter les minutes.

R O B E R T , *continuant toujours.*

Si la petite personne consentoit cependant à m'épouser , je ne serois pas forcé d'en venir à des extrémités aussi fâcheuses.

A N D R É.

Pardons, Monsieur Robert, si j'ose vous interrompre.

R O B E R T.

Ah c'est vous, père André, je suis charmé de vous voir.

A N D R É.

C'est pour la troisième fois que je vous salue, sans que vous ayez pris garde à moi.

R O B E R T.

Excusez... je pensois à une petite ingraté, à Zilia, cette jeune personne qui demeure ici près.

A N D R É.

Quoi ! vous la connoissez donc ?

R O B E R T.

Si je la connois ! défunt son père étoit mon plus grand ami. Tenez, je l'ai vue pas plus haute que ça, lorsqu'une de ses tantes qui étoit fort riche, la fit venir à la ville, où elle lui donna une éducation au-dessus de celle qu'on reçoit aux champs.

A N D R É.

En effet, la poésie, la musique et la peinture sont des talens dont elle sait encore aujourd'hui charmer ses loisirs.

R O B E R T.

On dit même qu'elle est aimable et qu'elle feroit le bonheur d'un époux, dont l'âge déjà un peu avancé exigeroit des soins, des attentions...



A N D R É.

Non , je ne crois pas du tout qu'un vieux mari lui convienne.

R O B E R T.

Mais , écoutez donc , elle n'est pas fortunée.

A N D R É.

Je le sais , cette tante dont vous me parliez tout à l'heure , est morte sans avoir eu le temps de disposer elle-même de son bien , des parens avides s'en emparèrent ; Zilia perdant tout ce qu'elle avoit droit d'en attendre , revint habiter cette chaumière , où , sous un simple toit , et vêtue de ses premiers habits , elle conservera l'innocence et la pureté de son ame , ornemens plus précieux que l'or et les diamans , dont tant de gens aiment à se parer.

R O B E R T.

Mais , s'il s'offroit enfin un parti aisé qui voulût...

A N D R É.

Je lui conseillerois , moi , de ne consulter que son cœur.

R O B E R T.

Vraiment !.. parlons , s'il vous plaît , d'autre chose ; Monsieur Volsan...

A N D R É.

Je l'attends de jour en jour , il est allé recueillir une succession à trente lieues d'ici.

R O B E R T.

Je voudrois qu'il arrivât bientôt.

A N D R É.

Pourquoi cela ?

R O B E R T.

C'est que c'est un si brave homme !.. Et vous le savez , la figure d'un brave homme est une glace où l'on se mire avec complaisance.

A N D R É, *souriant.*

Pensez-vous qu'on se mire ainsi dans la vôtre ?..

R O B E R T.

Ah ! père André !.. Pourriez-vous soupçonner ?.. Personne n'ignore que je suis d'une probité intacte , que j'ai l'ame sensible , compatissante aux malheurs d'autrui... et que, quand il s'agit...

A N D R É.

De vos petits intérêts , vous n'êtes pas homme à les perdre de vue.

R O B E R T.

Je n'ai jamais cherché que l'occasion d'obliger.

A N D R É.

Et quand elle se présente...

R O B E R T.

J'oblige.

A N D R É.

Dans ce cas, en voici une où vous me don-



nerez sans doute des preuves de ce que vous avancez.

R O B E R T.

( *à part.* ) Ah diable ! il me prend au mot, qu'est-ce qui pouvoit deviner cela ?.. ( *haut.* ) Eh bien ! voyons , parlez, que puis-je faire pour votre service ?

A N D R É.

Je n'ai pas d'argent.

R O B E R T.

Bon ! vous plaisantez , je pense.

A N D R É.

Non , je parle sérieusement ; j'ai employé tout ce que j'avois à des réparations urgentes, et d'ici à ce que mon maître revînt, j'aurois besoin de quatre ou cinq cens livres , faites-moi l'amitié de me les prêter... Eh bien ! vous réfléchissez... Doutez-vous de ma probité, de mon exactitude?..

R O B E R T.

Je ne dis pas cela , mais...

A N D R É.

Mais... quoi... vous balancez !..

R O B E R T.

C'est que... expliquons-nous clairement... comment entendez-vous que je vous les prête ?

A N D R É.

Ah ! voilà le grand mot lâché... c'est-à-dire que j'en aurai pas , si ce n'est à un intérêt exorbitant.

( 10 )

A N D R É.

Non, non, je suis raisonnable; je me contenterai d'un simple bénéfice de... ( *Il lui parle à l'oreille.* )

A N D R É.

O ciel !..

D U O

Vraiment, vous êtes raisonnable,  
Recevez bien mon compliment.

R O B E R T.

Dans un temps aussi déplorable  
On ne sauroit l'être autrement.

E N S E M B L E.

A N D R É.

R O B E R T.

Vraiment, vous êtes raisonnable, | Dans un temps aussi déplorable  
Recevez bien mon compliment. | On ne sauroit l'être autrement.

A N D R É, *à part.*

Mais hélas ! plus je diffère,  
Et plus j'accrois leur tourment.

R O B E R T.

Retournez chez vous, compère,  
Je vais vous rejoindre à l'instant,  
Je vous compterai votre argent.

A N D R É.

Ah l'honnête homme ! ( *à part.* ) comme il vole !  
( *haut.* ) Est-ce-là votre dernier mot ?

R O B E R T.

Mon cher ami, sur ma parole,  
Je vous ai parlé, comme il faut.  
Je n'en puis rabattre une obole.

A N D R É.

C'est donc là votre dernier mot.

R O B E R T.

Oui, oui, c'est là mon dernier mot.

A N D R É.

Ma foi, vous êtes raisonnable,  
Recevez bien mon compliment.



( 11 )

R O B E R T.

Dans un temps aussi déplorable ,  
Un autre prendroit cent pour cent.

A N D R É , *à part.*

Ah ! c'est à tort que je diffère ,  
Mettons un terme à leur tourment.

E N S E M B L E.

A N D R É.

R O B E R T.

Je retourne chez moi , compère ,  
Venez m'y joindre à l'instant ;  
Vous me compterez de l'argent.

Retournez chez vous , compère ,  
Je vais vous rejoindre à l'instant ;  
Je vous compterais votre argent.

## S C È N E I I I.

R O B E R T *seul.*

André a besoin de quatre cents livres , Zilia m'en doit quatre cents deux et un sol..... cela s'arrange à merveille , l'argent de Zilia sera placé de suite entre les mains d'André. Allons , allons , point de quartier , le billet est échu , de l'argent , belle Zilia , ou bien épousez-moi. ( *il va frapper à la porte de la chaumière.* )

## S C È N E I V.

R O B E R T , Z I L I A.

R O B E R T.

C'est moi , belle Zilia , pardon si je viens vous importuner.

Z I L I A.

Votre visite ne m'importune point , les malheureux voient avec plaisir ceux qui daignent descendre dans leur asyle , ils s'attendent toujours à trouver un consolateur , un appui.....

R O B E R T.

Aussi je prétends-bien vous consoler , il ne tiendra qu'à vous , charmante Zilia , de quitter l'état où vous êtes réduite.

Z I L I A.

Gardez-vous de penser que ma situation soit humiliante ; mon père en mourant a laissé quelques engagements à remplir , si je n'avois cru de mon devoir d'y satisfaire , je vivrois sans doute dans une honnête aisance ; mais je n'aurois pas la tranquillité de l'âme , je ne goûterois pas la douce satisfaction d'avoir honoré sa mémoire par cette foible marque de ma reconnaissance.

R O B E R T, *à part.*

Avec de tels principes on meurt de faim.

Z I L I A.

L'indigence n'est point un vice ; le pauvre dort en paix sous le chaume qui le couvre , pendant que sous des lambris dorés , le riche est souvent consumé de remords.

R O B E R T.

Oh ! vous avez fait une action très-louable en vous chargeant de payer les dettes de votre père.

Z I L I A.

Il n'en reste qu'une à laquelle je n'ai pu faire honneur.....

R O B E R T.

Il est vrai ; mais c'est aujourd'hui l'échéance , et jusque-là.....



( 13 )

Z I L I A.

Aujourd'hui !.... ciel !....

R O B E R T.

Vous paraissez troublée !....

Z I L I A.

Oh ! ce n'est rien.

R O B E R T.

Tenez , entrons chez vous un moment ,  
nous serons plus à notre aise pour terminer  
cette affaire.

Z I L I A , à part.

Comment sortir d'un si cruel embarras.

R O B E R T.

Et puis j'ai de certaines choses à vous dire...

Z I L I A , à part.

Je ne possède aucune ressource.

R O B E R T.

Venez donc , j'entends des importuns ,  
nous parlerons plus librement dans votre logis.

Z I L I A , à part.

Je connois la dureté de son cœur... Dieu !  
inspire-moi tout ce qu'il faut pour le fléchir.

( Robert et Zilia entrent dans la chau-  
mière. )

S C È N E V.

L U C A S , arrivant avec un sac sur le  
dos , et une hache de Bucheron.

A peine le rossignol chante  
Que je fais entendre ma voix.

De souci mon ame est exempte  
 Je vis toujours en bon grivois.  
 Je suis heureux dans mon ménage  
 Avec ma femme et mes enfans,  
 Si peu que j'ai, de temps en temps,  
 Avec d'autres je le partage.

Faut stapendant nous arrêter un p'tit brin ;  
 il y a encore au moins deux bonnes lieues  
 d'ici à cte forêt , où je devons aller faire am-  
 plette d'une coupe de bois , d'ailleurs y'la  
 l'soleil à-peu-près au milieu de sa course , ça  
 m'dit qu'il est temps d'boire un coup , et  
 d'manger un morceau.

A reposer sous leur ombrage  
 Ces rameaux semblent m'inviter ,  
 Goûtons la fraîcheur de c'feuillage ,  
 De ce banc il faut profiter ,  
 Etalons sur c'te nappe verte  
 Nos petites provisions....

( *Il tire de son sac des provisions , qu'il  
 étale sur le gazon ; puis en montrant  
 sa gourde , il continue :*

Mes chers amis , c'est sans façons...  
 Qui veut v'nir?..... je tiens table ouverte.

J'somm'ben sûr qu'certains riches n'accep-  
 terient pas mon dîner... il n'saccommoderiont  
 pas de mets aussi grossiers et aussi mal servis...  
 Pauvres insensés , vous vous croyez heureux  
 avec tous vos colifichets et vos brinborions....

J'n'avons pas d'fine porcelaine ,  
 J'n'avons pas d'biaux couverts d'argent ,  
 de coutiaux à manche d'ébène ,  
 Ni de verre en cristail brillant.  
 Mais J'ons qu'euq'chose d'pus utile ,  
 Et d'ben meilleur sans contredit ;  
 J'ons la santé , J'ons l'appétit ,  
 J'ons la consciencé tranquille.



Avec ces trésors-là , j'pouvons passer partout la tête levée , y en a tant aujourd'hui qui sont forcés d'baïsser les yeux... Morguoi ! j'n'avons pas ça à nous reprocher ; et si j'avons pris queuq'chose , ça n'a jamais été que queuq' baisers aux jolies filles , et queuq' verres de vin à mes bons amis.....

S C È N E V I.

LUCAS *sous le berceau*, ZILIA, FLORETTE  
et ROBERT, *sortent de la chaumière.*

Z I L I A.

Quel indigne sacrifice !  
Cruel ! tu l'exigerois ,  
Va , s'il faut que j'en rougisse ,  
Je dédaigne tes bienfaits.

R O B E R T.

Vous voulez donc m'y contraindre ,  
Je vais user de rigueur.

Z I L I A.

Hélas?... que pourrois-je craindre ,  
Quand tout accroit mon malheur.

F L O R E T T E , à Robert.

Faites cesser nos allarmes ,  
Laissez fléchir votre cœur ?

R O B E R T.

Non , non , non ,

F L O R E T T E.

Voyez nos larmes ,  
Soyez touché de sa douleur.

R O B E R T , s'adoucissant.

Belle Zilia je vous aime  
Je ne veux que votre bonheur.

FLORETTE.

Qu'entends-je?... Il s'appaise, ma sœur,  
Sa voix déjà n'est plus la même,

ROBERT ( *d'un ton plus doux.* )

Couronnez la plus vive ardeur,

( *Brusque* ),

Ou de la somme qui m'est due

Si je ne suis payé ce soir,

L'huissier fera son devoir,

La chaumière sera vendue,

Point de milieu,

Adieu ! ( *il s'en va* ).

## SCÈNE VII.

FLORETTE, LUCAS, ZILIA

ZILIA.

Quel indigne sacrifice !

Cruel ! tu l'exigerois,

Va, s'il faut que j'en rougisse,

Je dédaigne tes bienfaits.

LUCAS, *après avoir regardé en silence, et avec étonnement, la scène de Robert, dit à part :*

Ah mon dieu ! j'restons encore tout ébahi, est-il possible qu'il y ait dans le monde des ames aussi dures?... ça n'crie-t-il pas vengeance, d'affliger d'si jolis enfans?...

ZILIA à Florette.

Viens, ma pauvre petite sœur, rentrons dans notre humble chaumière, dérobons-nous à leurs yeux, aux yeux de ces hommes pervers, qui ne se plaisent qu'à persécuter la vertu malheureuse.

FLORETTE



FLORETTE.

Depuis vingt-quatre heures au moins nous n'avons pris de nourriture, le croirois-tu?... La faim ne me fait pas tant souffrir que les menaces de ce méchant Robert.

LUCAS, à part.

Si j'osions leur offrir nos p'tits services....

ZILIA à Florette.

Prenons encore un peu de patience, nous ne sommes peut-être pas loin du terme de nos maux, j'espère que nous toucherons aujourd'hui le peu d'argent sur lequel nous devons compter.

FLORETTE.

Je ne sais... la tête me tourne... je sens... foiblir... mes genoux... (*Elle tombe sur le banc.*)

ZILIA.

Dieu! que vois-je?... et point de secours!... elle se meurt. (*elle cherche à la faire respirer*). Florette.... Que faire?...

LUCAS courant près de Florette.

Cet enfant se trouve mal.

ZILIA à Lucas.

Ah! par pitié, ne l'abandonnez pas.... je vais.... je cours.... (*Elle arrache le portrait qu'elle a à son cou*). Il ne me reste que ce portrait..... ne perdons pas de temps.... (*à Lucas*) généreux inconnu!.... ne l'abandonnez pas, je reviens à l'instant.

SCÈNE VIII.  
LUCAS, FLORETTE.

L U C A S.

Morguenné! c'est pus sérieux que je n'pensions, c'te pauvre enfant! comment la faire revenir?... all'est peut-être tombée de besoin... essayons si un peu de vin n'la ranimerait pas.... (*Il lui fait boire du vin dans un petit vase de terre*). Vraiment!.. j'n'avons pas si mal fait... la pâleur diminue... ses yeux commencent à se r'ouvrir.... Bon! il n'y a plus d'danger.... Sa tête est trop penchée... Soulevons-là... A merveille!.. elle respire!... Ah!... et moi aussi... car j'nous étions quasi trouvé mal en la voyant dans c'cruel état.

FLORETTE *revenant à elle, et regardant autour d'elle.*

Zilia!... Zilia!...

L U C A S.

Vous appelez votre sœur?

F L O R E T T E.

Zilia!... (*Elle apperçoit Lucas, et se jette à ses genoux*). Ah! grace! grace! j'embrasse vos genoux.

L U C A S.

Relevez-vous, mon enfant, vous ne m'avez point offensé.

F L O R E T T E.

C'est vrai!... toi, tu as l'air d'un mortel



bienfaisant ; mais lui... pardon, j'ai cru parler encore à ce méchant Robert.

L U C A S.

Et quel est ce Robert !... cet homme qui tout-à-l'heure demandoit si durement d'argent à votre sœur ?...

F L O R E T T E.

Oui ; mais où est-elle ?... ma sœur, ma bonne Zilia... (*En cherchant sa sœur, elle va du côté où Lucas a étalé son dîner, elle s'arrête tout d'un coup, et s'écrie avec une sorte de joie*), que vois-je !....

L U C A S.

C'est mon dîner....

F L O R E T T E, avec joie.

Votre... (*tristement*) votre dîner... (*elle s'éloigne*).

L U C A S, à part.

Intéressante créature !.... elle souffre et n'ose l'avouer ; quel courage !... Mais il pourroit une seconde fois lui être funeste... (*haut*) Ma belle enfant, ne vous en allez pas, vot'sœur m'a dit qu'elle reviendrait bientôt... En attendant, asseyez-vous à côté d'moi ; j'partagerois not' p'tite fortune.

F L O R E T T E.

Ah ! vous me rendez la vie, ma sœur.... si elle étoit ici... Le ciel vous récompensera... (*Elle s'assoit et mange avec lui*).

L U C A S.

Bah ! bah ! des récompenses... et pourquoi?... Vous avez faim , j'ons queuq'chose à vous offrir ; vous l'acceptez , rien de si simple et d'si naturel.... je regrettons seulement de n' pouvoir vous faire faire meilleure chère.....

F L O R E T T E.

Meilleure chère !.... ah ! ce pain-là me fait un bien....

L U C A S.

Comme ça... le morceau n'est pas lourd , stapendant il m'semble qu'il s'est doublé en vous en donnant la moitié , demain j'en aurons d'avantage , et si j'vous r'voyons , il s'ra de même à vot' sarvice. Dam !... que deviendrons-nous si je n'voulions pas un peu nous entr'aider les uns les autres ?.... Tenez , buvez à la santé de tous les bonnes gens !

F L O R E T T E.

A la vôtre !... Puisse le ciel vous rendre aussi heureux que vous le méritez !...

L U C A S.

Ma fine !.. qu'il m'fasse toujours rencontrer des infortunés , et qu'il m'donne d'quoi les secourir , v'la la seule faveur que j'lui demandons !....

## S C È N E I X.

LUCAS et FLORETTE , *toujours assis sous le berceau* , ANDRÉ et VOLSAN , *arrivant dans le fond.*

V O L S A N à André.

Tout ce que tu viens de m'apprendre me



cause une douleur inexprimable.... Ah ! combien je maudis à présent mon voyage ! si j'avois pu prévoir que Zilia... Conduis-moi, mon cher André, conduis-moi bien vite vers cette honnête fille....

A N D R É.

Nous la trouverons sans doute chez elle ; elle sort si rarement... (*Il s'avance et aperçoit Florette avec Lucas*). Monsieur !... monsieur !... regardez....

V O L S A N.

Chut ! chut ! ne les dérangeons pas.

L U C A S à *Florette*.

Eh bien ? mon enfant, comment va l'appétit...

F L O R E T T E.

Je me trouve à merveille.... depuis hier.... sans vous j'allois mourir... Ma sœur ne revient pas, je tremble que....

L U C A S.

Ne soyez point en peine, vous dis-je, quand elle a vu qu vous étiez tombée en faiblesse, elle a crié ; puis elle a arraché un portrait qu'elle avoit à son cou, et s'est mise à courir par-là bas, en disant que c'étoit sa dernière ressource.

V O L S A N à *André*.

Un portrait qu'elle avoit à son cou !..... André, l'entends-tu ? Quel pourroit être ce portrait ?....

ANDRÉ à Volsan.

L'ouvrage de ses mains , n'en concevez point d'allarmes.....

FLORETTE à Lucas.

Elle se propose donc de le vendre , mais si ce qu'elle en retirera suffit à peine pour payer ce maudit Robert.... demain nos maux , loin de diminuer....

ANDRÉ.

Payer ce maudit Robert ! que veut-elle dire ?.... Ecoutons toujours....

LUCAS à Robert.

Et combien devez-vous à ce vieux coquin ?

FLORETTE.

Quatre cents livres ou environ , qu'il prêta à notre père avant de mourir ; il a menacé ma sœur , si elle ne le payoit pas , ce soir même , de vendre sa chaumière , et le peu de meubles qui nous restent.

ANDRÉ et VOLSAN à part.

Se peut-il ?...

VOLSAN.

Ah ! dieu merci ! je suis arrivé à temps.

LUCAS tirant un petit sac de sa poche ; il le pèse dans sa main , et se consulte tout bas.

Si j'savions que not' femme ne nous cherchât point noise en r'venant... Il y a là dedans à-peu-près la somme dont ces pauvres enfans



auroient besoin pour ne pas coucher ce soir  
à la belle étoile.....

V O L S A N.

Que va-t-il faire, André.

A N D R É à Volsan?

Monsieur, monsieur, taisez-vous de grace,  
n'empêchez pas cet homme sensible de suivre  
l'impulsion de son cœur, vous lui feriez per-  
dre un des plus beaux momens de sa vie.

L U C A S se consultant toujours.

V'là pourtant le fruit d'un ben grand tra-  
vail; et ben, morguenne, il me reste encore  
deux bras, je r'doublerons de courage, et  
j'aurons bientôt r'gagné çà; ma femme dira  
c'qui lui plaira, je n'voulons pas que d'si  
gentils enfans soyont exposés à mourir de faim.

V O L S A N à André.

Ah! que j'ai peine à me contenir!... Quel  
exemple!...

A N D R É.

Encore un peu de patience, voyons jus-  
qu'au bout.

L U C A S à Florette.

Ma fille; prenez ce petit sac, v'là d'quoi  
rembarrer le vieux Robert lorsqu'il viendra  
pour saisir vos meubles; vous direz à Zilia  
que c'est un homme.... un bûcheron qui lui  
prête çà, et qu'elle le lui rendra quand elle  
sera plus heureuse....

F L O R E T T E.

Ah ! monsieur ! comme elle va être contente ; moi-même je ne me sens pas de joie.... Oh oui ! elle vous le rendra cet argent , si ma sœur est pauvre , elle est honnête et seroit bien fâchée de faire le moindre tort à personne. Viens à présent , méchant Robert , nous n'avons plus à craindre tes menaces.... Mais pourquoi ne voulez-vous pas offrir vous-même....

L U C A S.

Je n'ons pas l'temps de l'attendre , faut que j'allions ben vîte à nos affaires....

F L O R E T T E.

Demeurez encore un moment avec moi , j'ai tant de plaisir à rester avec vous.

L U C A S *embarrassé.*

C'est que j'suis pressé....

F L O R E T T E.

D'échapper aux témoignages de ma reconnaissance.... Eh bien ! je ne vous en parlerai plus.

L U C A S.

Et vous aurez raison..... Parlons plutôt d'vot'sœur....

F L O R E T T E.

Je le veux bien.

L U C A S.

Quoique je n'l'ayons vue qu'un moment , ell' nous a gagné l'ame.



FLORETTE.

Ah ! si vous saviez combien son caractère est bon , sensible !...

LUCAS.

Je l'crois.

FLORETTE.

Combien elle a été affectée seulement du départ du propriétaire de cette belle maison qui est à l'entrée du village....

LUCAS.

Comment se nomme-t-il ?

FLORETTE.

Volsan....

ANDRÉ à Volsan.

Bon ! la voilà sur votre chapitre !....

LUCAS à Florette.

Quel est ce Volsan ?... encore un homme dur , un second Robert peut-être ?....

FLORETTE.

Oh non ? celui-là est bien différent.....  
et ma sœur l'aime beaucoup.....

LUCAS.

Comment ? il est si riche , et n'a point...

FLORETTE.

Il n'a jamais connu notre situation , ou du moins ma sœur n'a jamais osé la lui faire connaître.

LUCAS.

Et pourquoi ça.

FLORETTE.

Parce qu'elle a toujours craint qu'il ne pensât que son amour fut intéressé.

VOLSAN à part.

Adorable Zilia ! moment délicieux !.....

LUCAS à Florette.

Son amour ! et vot' sœur est-elle aimée de c'te personne qu'alle aime tant ?

FLORETTE.

Voilà ce qu'elle ignore, et ce qui la tourmente !

VOLSAN à demie voix.

C'en est fait , mon cher André , aujourd'hui même, je lui déclare mes sentimens , et de main les nœuds les plus doux nous attacheront pour la vie.

LUCAS.

Et vot' sœur étoit donc ben peinée de l'absence de c'voisin , de ce cher Volsan ?.....

FLORETTE.

Oh oui ? beaucoup , elle a même composée , sur son absence , une chanson qu'elle répète si souvent , que je l'ai retenue par cœur.....

LUCAS.

Voyons donc c'te chanson , j'brûlons d'savoir ce qu'all dit.

FLORETTE.

Joli printemps ,

Tu ramènes l'allégresse ;

Joli printemps ,

Tu rends tous les cœurs contents.

Mais d'où vient que la tristesse

occupe le mien sans cesse ?



Joli printemps ,  
Sans l'objet de ma tendresse ,

Joli printemps ,  
Pour moi point d'amusemens.

Petits oiseaux ,  
Vous enchantez le bocage ;

Petits oiseaux ,  
Vous égayez nos côteaux.

Vos ébats , votre langage  
Me chagrinent davantage.

Petits oiseaux ,  
Loin de l'objet qui m'engage ,

Petits oiseaux ,  
Qui peut adoucir mes maux ?

Dans ce vallon ,  
En vain ma bouche l'appelle ;

Dans ce vallon ,  
L'écho seul redit son nom.

Ah ! peut-être une autre belle  
Là bas le retient près d'elle .

Ambour , amour ,

Finis ma peine cruelle ,

Ambour , amour ,

Daigne hâter son retour .

## REPRISE EN QUATUOR.

FLORETTE ET LUCAS.

Ah ! peut-être une autre belle

Là bas le retient près d'elle ;

Ambour , amour ,

Finis ma peine cruelle ;

Ambour , amour ,

Daigne hâter son retour .

A N D R É .

V O L S A N .

Vous l'entendez , une autre belle .

Peut-être vous retient près d'elle .

Toujours , toujours ,

A Zilia , soyez fidèle ,

Toujours , toujours ,

Et le ciel bénira vos vœux .

Plutôt mourir qu'être infidèle ;

Je veux toujours vivre près d'elle .

Ambour , amour ,

Ma peine étoit aussi cruelle ,

Ambour , amour .

Annonce lui mon retour .

V O L S A N à André .

Zilia m'aime , et moi j'ai craint jusqu'ici de  
lui faire un aveu . . . .

L U C A S à *Florette.*

Ma p'tite amie , faudra qu'vous m'donniez  
ste chanson-là , parc'que j'voulons l'apprendre  
à not femme , qui la chantera lorsque j'serons  
absent.

A N D R É à *Volsan.*

Monsieur , monsieur , j'apperçois l'usu-  
rier Robert ; il vient par ici accompagné de  
trois hommes qui ont aussi mauvaise mine  
que lui.

V O L S A N.

Attends , je vais lui parler de manière.....

A N D R É.

Non , sachons auparavant quel est son des-  
sein ; tenez , entrons dans la chaumière , la  
porte en est ouverte , nous le surprendrons  
davantage. (*Ils entrent dans la chaumière.*)

## S C È N E X.

A N D R É et V O L S A N , *cachés dans la  
chaumière dont la porte reste ouverte à  
moitié.* L U C A S et F L O R E T T E , *tou-  
jours assis sous le berceau.* R O B E R T ,  
*arrivant avec trois recors.*

M O R C E A U D' E N S E M B L E.

R O B E R T aux recors.

Voilà sa demeure ,  
Plus de sursis ,  
De l'argent sur l'heure ,  
Ou je saisis. (*Il apperçoit Florette.*)  
Que vois-je !

F L O R E T T E.

Qu'entends-je ?

C'est encore lui !



ROBERT.

Pardon, si je vous dérange.

LUCAS.

Ah quelle figure étrange !

FLORETTE, avec dédain.

Me dérange !... Oui.

ROBERT.

Conduisez-moi, Mademoiselle,  
Conduisez-moi vers Zilia.

LUCAS.

Ah le vilain homme que voilà !

FLORETTE

Monsieur, ma sœur n'est point chez elle.

ROBERT.

N'est point chez elle !

Où donc est-elle ?

FLORETTE, avec dédain.

Que vous importe ? cherchez-la.

ROBERT.

Ma petite demoiselle,  
Croyez-moi, ce ton  
est hors de saison.

ANDRÉ, VOISAN, LUCAS, ensemble et chacun à part.

Oh le fripon !

Le vieux larron !

En vérité

Je suis tenté

De lui répondre,

De le confondre.

Oh le fripon !

Le vieux larron !

FLORETTE à Robert, avec ironie.

De l'amour qui vous enflame,

Venez-vous de nouveau

Lui faire le tableau ?

Vraiment....

ROBERT, à part.

J'enrage au fond de l'ame !

FLORETTE *sur le même ton.*  
vraiment, cela doit être beau.

ROBERT.  
A mes dépens vous voulez rire,  
Vous allez pleurer j'en réponds.  
( *aux recors.* )  
Holà !... messieurs ! verbalisons !...

ENSEMBLE, *et chacun à part.*

LUCAS, FLORETTE, ANDRÉ,  
VOLSAN.

Verbalisons !... Que veut-il dire ?  
Eh quoi !... C'est tout de bon !  
Oh le fripon !  
Le vieux farçon !  
Je vais le mettre à la raison.

ROBERT.

Verbalisons, vous allez rire,  
Mais d'un autre façon,  
Verbalisons,  
Verbalisons,  
Je vais vous mettre à la raison.

( *Lucas prend la bourse des mains de Florette, Volsan sort de la chaumière avec une autre bourse de même à la main, et tous deux viennent en même-temps la présenter à Robert, en disant :*

Ta chicane est inutile,

Voilà, voilà ton argent !

LUCAS à Robert, *en lui faisant faire une pirouette.*

Gagne au large promptement,

Où crains d'échauffer ma bile.

FLORETTE, *pendant ce temps, reconnoît Volsan.*

Ciel !... me trompai-je !... Non vraiment !...

C'est lui !... c'est monsieur Volsan !...

ROBERT *et LUCAS avec surprise.*

Monsieur Volsan !

## SCÈNE XI.

LES précédens, ZILIA *arrivant par le fond avec un panier à la main.*

FLORETTE *allant au devant de Zilia.*

Quelle surprise extrême !

Le vois-tu ?... ma sœur ! c'est lui-même !...



ZILIA *croquant qu'elle lui montre* Robert.

Eh que m'importe à présent ,  
Sa chicane est inutile....

Voilà , voilà... ( *Au moment où elle veut donner de l'argent à Robert , elle reconnoît Volsan , et se trouve tout-à-coup sans connoissance , André la soutient dans ses bras* ).

ANDRÉ, LUCAS et VOLSAN ,  
à demie voix.

Ta chicane est inutile ,  
Voilà , voilà ton argent ,  
Gagne au promptement ,  
ou crains d'échanfler ma bile.

R O B E R T .

Rester seroit inutile ,  
Jobéis , j'ai mon argent ,  
Messieurs , point d'emportement ,  
Je vais vous laisser tranquilles ,

## SCÈNE XII et dernière.

VOLSAN, ZILIA, FLORETTE, LUCAS, ANDRÉ.

ZILIA *revenant à elle*.

Grand Dieu !... dans quel désordre !...

L U C A S *à part*.

Il est bien naturel....

Z I L I A *à Volsan*.

Pardonnez , monsieur....

V O L S A N .

Ah ! belle Zilia !.... est à moi à vous pardonner , lorsque je suis seul coupable ?

A N D R É *à part*.

Il faut que je les tire d'embarras , ( *haut* )  
écoutez , mademoiselle Zilia , mon maître vous aime ; et s'il s'est tu jusqu'à présent , c'est qu'il a craint de blesser votre sensibilité. De votre côté , vous ne le laissez pas , si j'en juge par la chanson que vous avez composée pendant son absence....

Z I L I A *embarrassée.*

Comment?...

F L O R E T T E.

Quoi! vous avez entendu....

A N D R É à Zilia.

Vous avez éprouvé bien des maux , mon maître a été bien tourmenté , un bon mariage va tout réparer....

V O L S A N.

Oui , belle Zilia , un mot de votre bouche décide à jamais de mon sort ; ce ne sont point mes richesses que je vous offre , mais un cœur tendre , épris moins encore de vos charmes que de vos vertus et de votre constance.

Z I L I A.

J'aurois tort de me contraindre d'avantage. Volsan , cher Volsan , soyez mon protecteur... mon époux.

L U C A S.

Eh bien ! tant mieux , je s'rions de la noce , j'espère.

V O L S A N.

Oui , mon ami , j'ai été témoin de l'action...

L U C A S.

Chut ! chut ! ne parlons pas d'ça.

F L O R E T T E.

Non content de partager avec moi son dîner , il m'avoit donné , pour payer Robert , ce qu'il n'a dû amasser qu'avec beaucoup de temps et beaucoup



beaucoup de mal ; je lui dois la vie... ( *Zilia embrasse Lucas.* )

L U C A S.

Vous n'me devez rien , c'est le hasard qui a fait tout ; ( à *Zilia* ) p'tet' ben seulement que si tantôt vous n'aviez pas couru si fort , j'vous aurions empêché de vendre le portrait qu'vous aviez à vot' cou.

Z I L I A *vivement.*

Je n'en ai ôté que la bordure , et ce n'étoit pas à elle sans doute que je devois attacher le plus de prix.

V O L S A N.

*Zilia*, pardonnez mon indiscretion , ce portrait..

Z I L I A.

Le voilà !...

V O L S A N *regardant le portrait.*

Est-il possible ?... André , regarde donc...

A N D R É.

'Ah monsieur !... oui , oui , c'est bien vous...

V O L S A N.

Mais jamais je n'ai fait faire mon portrait.

Z I L I A.

Vous étiez gravé si profondément-là... J'ai voulu me dédommager de votre absence , l'amour a guidé le pinceau , et vous voyez si vous êtes ressemblant.

V O L S A N.

Je suis le plus heureux des hommes.

L U C A S.

Une chanson, un portrait, v'là qu'est ben ;  
 mais c'n'est pas le tout que d'faire l'amour  
 en vars et en peinture, faut à présent songer  
 à nous bailler de biaux petits enfans. Tenez,  
 prenez not' femme pour exemple, vous êtes  
 ben sûre que dans deux ou trois ans, vous  
 en varrez une demi douzaine à votre table, ce  
 sera le bonheur de vos jours ; car je n'connois-  
 sons pas d'pus grand plaisir que s'tilà, de pou-  
 voir dire : voilà not' ouvrage !

## V A U D E V I L L E.

V O L S A N.

Temps fortuné de l'âge d'or,  
 Pour nous v'ous reviendrez encor.  
 J'en conçois la douce espérance.  
 Cette cabanne... gardons-là  
 A nos enfans elle apprendra  
 Qu'il faut respecter l'indigence.

L U C A S.

L'on forme mill' sortes d'desirs,  
 L'on goûte mill' sortes d'plaisirs,  
 Tout ça souvent n'a qu'un vain charme.  
 Ah ! quel moment délicieux  
 Lorsque j'pouvons d'un malheureux  
 Essuyer seul'ment une larme.

F L O R E T T E au public.

Quel est le destin d'un auteur ;

Quand il croit cueillir une fleur,

Il n'a souvent que des épines.

Hommes bons, sensibles, humains,

Vous adoptez les Orphelins.

N'oubliez pas les Orphelines.

F I N.



